This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

816
G277
P86

YB 54930

Digitized by Google

REESE LIBRARY

OF THE

UNIVERSITY OF CALIFORNIA.

Class 516
G277
P

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

HENRI POTEZ

THÉOPHILE GAUTIER

Mémoire couronné par l'Académie française
(*Prix d'Éloquence*, 1902)

Librairie Armand Colin
Paris, 5, rue de Mézières

1903

Tous droits réservés.

Digitized by Google

REESE

Digitized by Google

REESE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
CALIFORNIA

THÉOPHILE GAUTIER

Tu seras, cher Gautier, classique malgré toi.

(J. AUTRAN.)

On n'a pas rendu justice à Théophile Gautier pendant sa vie. On ne l'a pas apprécié comme il méritait de l'être. Malgré l'applaudissement des artistes et des écrivains, malgré d'illustres amitiés, il n'a pu forcer l'indifférence des gens en place, ni obtenir l'indépendance et les honneurs qui lui étaient dus. Et il est douloureux de songer que le destin et les hommes conspirèrent à l'empêcher de remplir tout son mérite. « Que de meules j'ai tournées! » s'écrie-t-il dans son désespoir. La gêne le contraignit au feuilleton, et aucune bienveillance active ne sut l'en délivrer.

C'est que Théophile Gautier eut le tort, assurément très grave, de ne se point faire prendre au sérieux. Notre nation craint-elle d'augmenter, par ses jugements, sa réputation européenne de légèreté? Je ne sais : mais il est sûr qu'elle se laisse toujours singulièrement imposer par ce que La Rochefoucauld appelle « un mystère du corps, inventé pour cacher les défauts de l'esprit ». On ne pardonna jamais à Théophile Gautier son entrée claquante et cavalière dans la littérature. Longtemps après les luttes romantiques, on continua de le voir avec un gilet rouge. Toute sa vie, il porta la peine des « truculentes » affirmations par lesquelles il avait voulu épouvanter les « épiciers » et les « gardes nationaux ». Dans ses œuvres d'imagination, il fit montre, à l'égard de ses sujets, d'un détachement qui n'était pas pour plaire au commun des lecteurs. Son indulgence en matière critique l'empêcha d'acquérir une autorité qu'il eût mieux gagnée sans doute par un pédantisme dogmatique et borné. Ses aptitudes si variées lui firent tort auprès d'un public qui aime à classer les auteurs et à les confiner dans un genre. Enfin la recherche de la perfection dans la littérature con-

169802

Digitized by Google

crète a longtemps été suspecte. Où la pensée et l'émotion prenaient la précision et la pureté des œuvres sculpturales, on refusait de trouver émotion et pensée. Dans les journaux où Théophile Gautier écrivit, suivant le mot amusant d'Émile de Girardin, « le style gêna l'abonné ».

Nous ne nous proposons pas de rappeler ici la réelle noblesse de son caractère ; de citer les pages déchirantes où saigne ce cœur tendre et profond, dont il eut toujours la pudeur, sous des regards étrangers, de comprimer les battements; et d'éclairer ceux qui mettraient en doute la valeur morale de l'homme à cause des paradoxes où s'est plu son esprit. Mais si, dans la mesure de nos forces, nous réussissons à montrer comment s'est formé ce rare écrivain, et d'où vient son originalité propre ; comment il a su, au milieu d'un labeur écrasant, demeurer un artiste intact et vierge, si l'on peut dire, pour l'effort vers la perfection ; et quelle heureuse influence il a exercée, par ses exemples et ses conseils, sur le développement des lettres au dix-neuvième siècle ; nous croirons avoir collaboré, pour notre part modeste, à une œuvre de réparation.

I

En 1830, un groupe de poètes chevelus et barbus fréquentait chez Victor Hugo. Le maître les accueillit, malgré l'épouvante de ses amis anciens, et, par ces nouveaux venus, fut adoré comme le propre dieu de la poésie. Ses jeunes compagnons affectaient les façons les plus extraordinaires. Ils buvaient dans des crânes, s'habillaient comme des carêmes-prenants et demandaient la mort des « perruques » et des « grisâtres ». Pour eux, ils se proclamaient « flamboyants ». Tel était, aux environs des Trois Glorieuses, le bel air des choses. Théophile Gautier se rangea parmi les plus farouches, les plus sataniques. A la bataille d'Hernani, son pourpoint célèbre éclata comme un drapeau de pourpre. *Albertus*, ses premiers romans illustrés de leurs préfaces, défièrent audacieusement la morale bourgeoise.

Mais ce ne furent là que péchés de jeunesse. Il ne fut

Digitized by Google

OF THE UNIVERSITY

jamais complètement dupe de son rôle et il se reprit bien vite. « Chez les méridionaux, dit excellemment Alphonse Daudet, qui les connaissait bien, il n'y a jamais d'emballement qui résiste aux sagesses de la réflexion ». Dès 1833, il crayonnait les caricatures d'Onuphrius, de Daniel Jovard, d'Élias Wildmanstadius ; il donnait à la nouvelle école ses *Précieuses ridicules*. Bientôt après il raillait la manie des voyages littéraires et de la couleur locale. Il ne renia jamais explicitement son romantisme, mais il le dépouilla peu à peu. Il n'en conserva guère que de vieilles amitiés, et une admiration inébranlable à l'endroit de Victor Hugo. Ce fut aussi, parmi d'autres causes, le goût contemporain qui, rapprochant la peinture et la poésie, dirigea ses regards vers le monde extérieur, et lui indiqua la matière qu'il devait mettre en œuvre. Mais sa sensibilité même, en ses modes les plus essentiels, et les idées qui gouvernent son jugement esthétique ont une tout autre origine.

Ouvrons le livre aux pages duquel Théophile Gautier a mis le plus de lui-même, je veux dire *Mademoiselle de Maupin*. Le poète mène une vie recluse, frileuse et sédentaire. Il n'a même pas encore accompagné Gérard de Nerval aux Pays-Bas. Il s'est enfermé dans sa chambre, pour contenter l'impatient éditeur Renduel. Là il suit, pour les prêter à ses héros, la marche capricieuse de ses songes. Et voici que lentement se dessine en lui son paysage idéal, non encore altéré par les séduisants spectacles des terres lointaines : « Jamais ni brouillard, ni vapeur, jamais rien d'incertain et de flottant. Mon ciel n'a pas de nuages, ou, s'il en a, ce sont des nuages solides et taillés au ciseau, faits avec les éclats tombés de la statue de Jupiter. Des montagnes aux arêtes vives et tranchées le dentellent brusquement par les bords. — L'ombre vaincue et n'en pouvant plus de chaleur, se pelotonne et se ramasse au pied des arbres. Tout rayonne, tout reluit, tout resplendit. Le moindre détail prend de la fermeté et s'accentue hardiment. » Sommes-nous assez loin de Lamartine, de Chateaubriand et même de Victor Hugo, des grands rêveurs et du grand visionnaire ! Ainsi le Jeune France de 1836, comme avec un implacable burin, gravait ce site aux lignes coupantes.

On ne s'étonnera plus si l'on songe que Théophile Gau-

Digitized by Google

tier, né à Tarbes, ouvrit les yeux au soleil du sud, et qu'il en conserva toujours l'incurable nostalgie. Paris eut beau le prendre tout enfant : un jour qu'il entendit passer des soldats gascons, il tenta de s'évader pour les suivre dans leur pays. Plus tard la « maladie du bleu » l'attira sans cesse vers les régions méditerranéennes, vers la patrie de son cœur et de sa pensée. Qu'on ne lui mette pas sous les yeux la cime indéterminée des forêts ! Il n'aime point l'arbre qui cache la beauté de la terre. Il ne lui fait grâce que lorsqu'il mérite à peine son nom, lorsqu'il érige les feuilles rigides du palmier et du laurier-rose. L'océan le déçoit d'abord : il n'y éprouve pas le sentiment de l'illimité. Si plus tard il revient de son impression première, il appellerait volontiers la mer comme le faisaient les anciens, *marmor*, la plaine unie, luisante et veinée comme un marbre poli ; il ne gravit point un promontoire pour en contempler l'étendue : il s'arrête aux volutes des vagues et à leurs franges d'écume. Sa fantaisie ne se meut point parmi les profondeurs sylvestres et les brumes changeantes des féeries shakespeariennes, mais bien plutôt dans la lumière crue où la *commedia dell' arte* secoue ses grelots argentins. Le « clair de lune allemand », dont il parle quelquefois, retrouve chez lui la limpidité cristalline qu'on lui voit dans certains *lieder* de Henri Heine. Le spectre de la mort, qui le hante si souvent, n'a point quitté pour venir à lui le ténébreux ossuaire d'Young ou ces longues nuées flottantes qu'Ossian déploie au front des montagnes calédoniennes : avec ses ossements qui grincent, avec son crâne puissamment contrasté d'ombre et de lumière, elle se détache en ricanant des eaux-fortes de Goya, des tableaux atroces de Ribeira et de Valdès-Léal. Tous les objets qui entrent en la pensée de Gautier sont encerclés de contours impérieusement nets. Or les Celtes et les Germains ont répandu dans la littérature le sentiment du vague et de l'infini, tandis que les races gréco-latines aiment la beauté limitée, précise, et, pour tout dire en un mot, le *fini* dans l'œuvre d'art. M^me^ de Staël ne s'est pas trompée en affirmant que, si le Nord est romantique, le Midi, à cet égard, est exactement son contraire. Donc Théophile Gautier, méridional qui ne dément en rien ses origines, devait être nécessairement classique.

Digitized by Google

A mesure qu'il avança dans la vie, prenant conscience de lui-même, il le devint davantage. Un de ses familiers nous révèle qu'en peinture, il fut un « dessinateur correct et froid », et, dans ses dernières années surtout, « notoirement académique ». L'académisme est une erreur du style classique ; il ne lui paya qu'un léger tribut : il en fut tout à fait exempt dans ses écrits. Il goûte Ingres, le maître du dessin, non moins que Delacroix, le maître de la couleur. Il finit lui aussi par faire sa prière sur l'Acropole, mais sans y mettre les réserves ironiques d'Ernest Renan. Il est tout entier à Pallas Athêna. Il n'évoque pas devant elle les mélodieux cantiques des Cimmériens et les mystères du ciel austral. Nulle voix de l'Occident, si séduisante qu'elle soit, ne le trouble dans son adoration. Ce n'est pas un barbare cultivé qui ploie le genou devant la déesse auguste : dans la cella du Parthénon, il se retrouve chez lui. Lorsqu'il redescend de la sainte colline, il est « guéri de la maladie gothique », à telles enseignes qu'il trouve les sanctuaires byzantins plus convenables à la religion que ceux même de Strasbourg, de Chartres ou d'Amiens. Sur le tard, à la suite de nos désastres nationaux, il demandait à Versailles le reflet de nos gloires évanouies. Le vieux palais des rois Bourbons ne lui paraissait plus alors suranné : tout autour de la demeure historique, il contemple avec délices une nature dirigée par la main de l'homme, et peuplée de statues. Enfin, il n'attendit pas longtemps pour chasser de son œuvre le « moi haïssable », alors qu'il envahissait toute la littérature. « Nous ne sommes pas, disait-il, de ceux dont la joie ou la tristesse importe au monde. » Aussi Théodore de Banville a-t-il pu, sur sa tombe, le proclamer « très peu romantique ».

Non seulement il fut classique, mais même il fut païen. Il le répète souvent dans *Mademoiselle de Maupin*. Nul ne professa le paganisme plus complètement, et avec plus de tranquillité. André Chénier, fils du dix-huitième siècle rationaliste, combat, s'indigne, se révolte contre Pascal abaissant la raison. La foi ne l'asservit plus, mais au moins elle existe pour lui ; elle est un adversaire contre laquelle il lutte. Gautier est le moins philosophe des hommes : il n'arrive pas par la critique à la négation ; il est d'abord superstitieux comme un paysan de la campagne romaine. Il constate, comme une

Digitized by Google

vérité d'évidence, que le Christ n'est point venu pour lui. Il ne désire pas fonder en raison son incroyance, ni la communiquer à d'autres ; seulement « il ne comprend pas cette mortification de la matière qui fait l'essence du christianisme ». Il s'est trompé de siècle en venant au monde, et il en éprouve une immense tristesse. Pareillement, bien qu'il vive au temps de Lamartine, il n'entendra rien aux effusions attendries des « âmes sœurs ». La femme sera toujours pour lui « une belle esclave », une esclave-reine si l'on veut, mais non point une compagne. D'Albert a écrit quelques élégies : « Ce sentiment de l'amour moderne y manque totalement ». Il confesse bien qu'en art il est « catholique, apostolique et romain ». Mais il déteste la Réforme, et ce n'est pas pour les mêmes motifs que Joseph de Maistre, comme on peut le croire : c'est parce qu'elle tâche à établir un christianisme primitif, dépouillé de pompes et d'images. Et il ne manque jamais de draper la protestante Angleterre pour laquelle il professe une haine plus qu'historique, une aversion instinctive. La religion de Rome n'intéresse que ses sens ; il n'en reconnaît ni le dogme ni la morale ; il en goûte le décor, les architectures de Brunelleschi et de Michel-Ange, les tableaux de Murillo, de Véronèse et de Rubens : j'imagine qu'on ne peut pousser plus loin le paganisme, et mieux dénoncer, sans le vouloir, tout le danger que présente l'apologétique de Chateaubriand.

Parce qu'il est un exilé des jours lointains où vivaient Phidias et Mnésiclès, son esprit classique est d'une essence particulière et ne s'est pas refroidi sous un ciel inclément. Gautier estime notre dix-septième siècle glacial, abstrait, décoloré. Il saisit directement l'antiquité, toute baignée de soleil, ardente et splendide, et il laisse son ombre pâle et diminuée sommeiller dans les livres des humanistes. Il se rappelle que le Parthénon vibrait de couleurs éclatantes, et que le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre était une statue chryséléphantine. Par là il fut conduit à faire justice des productions académiques, fausses et conventionnelles, qui séduisaient le public moyen, toujours fidèle à ses routines, toujours ennemi de la nouveauté hardie. Il ne cessa de lui crier : « Malgré les apparences, malgré le nom des écoles éphémères, ceux qui transmettent aux âges futurs l'inex-

Digitized by Google

tinguible flambeau, ceux qui maintiennent l'immortelle tradition, ce ne sont pas les Paul Delaroche, les Casimir Delavigne, les Ponsard ; c'est Delacroix, c'est Victor Hugo, et c'est toute cette jeunesse inspirée qui se rallie autour d'eux ».

Comme il aime l'humanité dans sa nouveauté fleurie, alors que le labeur moderne ne l'a pas encore adultérée et déformée, il a le goût des sociétés primitives. Ne l'imputons pas à un souci puéril de la couleur locale. Gautier constate avec douleur que les civilisés « ne savent guère faire ni un pot, ni une natte, ni un harnais ». Il ira vers les peuples qui embellissent toujours le décor de leur vie, et qui ne le rendent point encore uniforme et monotone, qui savent encore ouvrer le cuir dont ils équipent leurs montures, damasquiner leurs armes et marier les nuances vives de leurs tissus en de délicates harmonies.

C'est dire que les terres du Levant l'attirèrent sans cesse. Aussi bien, le paradis de son imagination, c'est l'Orient, et l'Orient tout entier. Mieux que Mozart ou Beethoven, les flûtes aigres du désert éveillent en lui un monde infini de rêves. Les danses des derviches tourneurs, des bayadères, des acrobates hindous sont ses spectacles préférés. Il savoure les douceurs du kief, et répugne à l'agitation incessante qui enfièvre l'Occident. On ne peut se tenir de songer que son père, né en Provence, lui avait peut-être transmis quelques gouttes du sang de ces Sarrazins qui envahirent la vallée du Rhône. Gautier ne s'arrête pas à l'hellénisme ; la civilisation élégante ne le détourne point des civilisations luxueuses. Il n'interdit pas à sa pensée les excursions dans le vieil Orient barbare, qui lui suggère parfois des cauchemars étranges. L'horreur sacrée des hypogées funèbres, sur les bords du Nil, passe dans quelques-unes de ses pages les plus saisissantes, et aussi le vertige des architectures babyloniennes. Vers le soir de sa vie, il regrette de n'avoir point visité l'Inde énigmatique et monstrueuse. Dans l'Europe chrétienne, ses terres de prédilection sont l'Andalousie, restée à demi mauresque, et Venise, groupée autour d'une basilique byzantine, et chargée des dépouilles ottomanes ; la France qu'il préfère, c'est la France espagnole de Louis XIII, et l'Espagne, par certains côtés, c'est encore l'Islam.

*

Digitized by Google

Classique illuminé d'Orient, quelle matière va-t-il mettre en œuvre ? Ses idées, expression de son tempérament, le confinent dans la traduction littéraire du monde visible. Aux environs de 1830, les jeunes littérateurs donnaient dans le byronisme, et l'on en trouve des traces chez ceux mêmes qui semblent le plus y échapper. Gautier lui aussi montra un front fatal et un air satanique. Mais les autres guérirent bientôt, et se précipitèrent vers la joie de vivre, l'action, les utopies politiques et sociales. Gautier, cessant d'être byronien, resta pessimiste. La source de son mal était sans doute plus profonde et lointaine. Qu'est-ce que la mélancolie des forêts et des brumes septentrionales auprès du morne accablement qui pèse sur le désert, sur la sierra, sur les néants de pierre que le soleil d'Afrique ou d'Espagne brûle de son implacable flamme ?

> Nul ennui ne t'est comparable,
> Spleen lumineux de l'Orient.

Les ascètes de l'Inde, le vieux sage biblique qui se lamentait sur sa terrasse, il y a trois mille ans, ont enseigné les premiers l'inanité de toutes choses, devant l'inéluctable approche de la nuit sans réveil. Xerxès et Artabanos, sur la haute montagne, devant l'Hellespont couvert d'innombrables vaisseaux, ont dit toute la tristesse de mourir et toute la tristesse de vivre, plus désolante encore, puisqu'elle amène à trouver quelque douceur dans la tranquillité de la tombe. Il était bien leur frère désespéré, celui qui répétait si souvent cette boutade : « Rien ne sert à rien, et d'abord il n'y a rien, cependant tout arrive, mais cela est bien indifférent. »

Dans sa *Comédie de la Mort*, le poète interroge tour à tour Faust, don Juan, Napoléon. Et le savant lui dit : « La science est vaine. » Et le débauché lui dit : « L'amour est vain. » Et le guerrier lui dit : « Vaine est l'action. » Quelque fruit que l'homme porte à sa lèvre, il le trouve plein de cendre, comme ceux qui croissent sur les bords du lac maudit. Étudiez la nature : elle ne vous livrera jamais son secret, et ne vous laissera entrevoir que le néant. Réfugiez-vous dans les bras de la femme : elle est une énigme encore plus inquiétante. A-t-elle une âme? Des théologiens en ont douté. Et si

Digitized by Google

cette âme existe, ne nous est-elle pas à jamais impénétrable? Les amants insensés se cherchent l'un l'autre au milieu des étreintes, des cris et des sanglots; ils sont irréductibles l'un à l'autre; et, après tant d'efforts inutiles, ils se retrouvent ennemis. Vous tournerez-vous vers l'action? Rien n'est plus chimérique que de vouloir imposer à l'humanité la forme de son rêve. Quelle triste matière pour un souverain démiurge! « Prends la *Gazette des Tribunaux*, dit Gautier à un de ses amis, tout Balzac y est, et, en sus de Balzac, l'histoire générale et universelle de ce singe malfaisant qui peuple les cinq parties du monde. » Soyez le plus vaste génie qui ait paru depuis César, et votre œuvre ne durera pas autant que vous-même. Et sur tout ce labeur qui n'aboutit jamais, plane l'ombre obsédante du dénouement sinistre. Comme le dit l'inscription d'Urrugne,

Chaque heure fait sa plaie et la dernière blesse.

Depuis que nous livrons la dépouille humaine aux épouvantements de la tombe et que la danse macabre a suspendu aux murailles des charniers des chapelets de vertèbres, la force terrestre du trépas est devenue hideuse. Quant à l'au-delà, s'il existe, il est peut-être plus dur et plus intolérable que la vie; car Gautier, avec une grande partie du paganisme, semble n'admettre des dieux que pour croire à leur malveillance.

Alors, que reste-t-il? Se précipiter dans la mort volontaire? D'autres l'ont fait, en cet âge romantique qui a tant souffert des limites étroites où se heurtent nos aspirations. Mais si l'existence est mauvaise, la suppression en est terrible, surtout pour l'artiste que sa sensibilité enchaîne au réel. Se réfugier dans une Thébaïde? Gautier y a pensé. Mais il avait une autre ressource. L'univers inexplicable abonde en sites merveilleux et d'une inépuisable variété. La femme, si elle est décevante, offre avec la délicatesse de sa chair, les plus purs contours qu'on puisse imaginer, et chante à la Beauté un hymne perpétuel avec « les strophes de ses poses ». Les peuples médiocres et brutaux, ouvriers de l'histoire, ont déroulé sur l'horizon des siècles de longues théories aux gestes pittoresques. Contentons-nous de

Digitized by Google

regarder. Réduisons-nous autant que possible à n'être qu'un œil détaché comme l'œil d'Osiris sur les cartonnages des momies. Il y a mieux encore. L'homme, et c'est là aux yeux de Gautier son unique noblesse, a interprété la nature. Il en a extrait ce qu'elle contenait de plus exquis, pour en composer un monde idéal. En la reproduisant, il a embelli l'universelle illusion. Dans le tourbillon des vaines apparences, il en a élu quelques-unes pour en éterniser les vestiges. Le modèle et le sculpteur sont depuis longtemps retournés à la terre : l'œuvre demeure, immortelle, et, de siècle en siècle, reçoit les hommages des générations qui passent. Consolons-nous donc de la vie par la contemplation des formes et des couleurs, surtout lorsqu'elles ont été assemblées par la main des artistes suprêmes. Ainsi Théophile Gautier s'est résigné à ne plus scruter le fond mystérieux des choses, à ne plus interroger les âmes : pareil au héros de l'Énéide devant le bouclier divin, il regarde avec joie des images dont il est contraint d'ignorer le sens :

Rerumque ignarus imagine gaudet.

II

Génie classique parce qu'il est méridional et latin, et plastique parce qu'il dédaigne le monde intérieur, il s'attache à l'univers visible, et ce n'est guère à ses parties mouvantes, ondoyantes et vagues, aux feuillages, aux brumes, aux lointains confus; c'est aux surfaces colorées et nettement délimitées par des lignes précises; c'est aux masses distinctes que sculpte un trait décisif, dans une lumière inaltérable. Son domaine est donc restreint, mais il y règne en maître. Par le culte qu'il a pour la belle matière, il rappelle ces guides de Florence ou de Venise qui, devant un mausolée, devant un autel, ébauchent de la main une caresse en disant : « *Tutto di marmo, tutto di alabastro* »; à ces gueux superbes qui, drapés dans leurs capes brunes sur les marches de Saint-Jean-de-Latran, regardent au loin les harmonieuses montagnes de la Sabine;

Digitized by Google

à ces artistes septentrionaux, exilés volontaires, qui ne peuvent renoncer à s'enchanter les yeux de cette grande pierre précieuse que l'on nomme la terre d'Italie.

Dès son premier voyage important, il révéla sa maîtrise dans la description pittoresque. Les romantiques ne se piquaient pas de véracité; par l'imagination, ils se transportaient en Islande, aux Antilles, partout où leur caprice les entraînait. Ils se souciaient plus d'éblouir le lecteur que de le renseigner. Daignaient-ils se rendre dans les contrées même pour raconter ensuite leurs excursions, ils n'y voyaient que ce qu'ils voulaient bien voir. Leur ignorance ne les gardait point de disserter fort gravement sur les mœurs, la religion, l'avenir des nations étrangères. Gautier n'étale point d'ambitions si hautes. Il n'est pas polyglotte comme Mérimée : il ne s'embarrassera point d'étudier le caractère des peuples. Il ne se penchera point non plus sur leur passé, car il ne se prétend pas historien. Mais dans la peinture des monuments et des sites, des passants et des foules, il obéit à la plus scrupuleuse probité. Il s'intitule « un daguerréotype littéraire ». Il est trop modeste. Il sait allier l'exactitude et la magnificence. Nul n'a rendu mieux que lui, dans leur noble nudité, les formes immortelles de la terre, les grandes architectures de Dieu et leur aspect d'éternité, ou les étincelantes et froides merveilles de l'hiver moscovite, la neige qui déroule ses tapis illimités et qui poudre les coupoles d'or, le givre qui suspend aux squelettes des arbres ses girandoles cristallines. Dans ces paysages, s'il met des « fabriques » pour en indiquer la coloration, il ne recule pas devant les termes les plus familiers. Des masures espagnoles sont « couleur de pain rôti »; une ville blanche est comparée à du « sucre cristallisé ». Enfin quelquefois il campe la silhouette d'un mendiant, d'un derviche, d'un moujick, et Callot ne manie pas le burin avec plus d'énergie. Si les maîtres, sur certains points, ont formé notre pensée, de manière que nous puissions la modifier sans un violent effort; si nous ne pouvons nous empêcher de voir notre moyen âge national à travers Michelet, la société sous la monarchie de Juillet à travers Balzac, une partie de notre littérature à travers Sainte-Beuve; il est véritable que Gautier nous a imposé ses visions sincères

Digitized by Google

et intenses des pays étrangers et qu'il a dressé définitivement la carte pittoresque de l'Europe.

Mais on donnerait de lui une idée bien incomplète si on le réduisait aux sites arides et désolés, où règne la pierre aux arêtes vives, où surgissent des figures qui se confondent avec les rochers. Sans doute c'est à eux que vont ses préférences : « Si j'avais une petite rente, disait-il à Edmond de Goncourt, comme j'irais vers un bout de pays avec des rivières où il y a de la poussière dedans — et qu'on balaye... Ce sont les rivières que j'aime. » Et dans le recueil de vers qu'il a rapporté d'Espagne, on trouve surtout les Landes, « vrai Sahara français », avec leur « herbe sèche » et leurs « flaques d'eau verte » ;

> ... Des murs bâtis en pierre sèche,
> Des groupes contrefaits d'oliviers rabougris,...
> Des roches de granit et des ravins de craie...
> Les piliers des sierras, les dunes du désert,...
> Les monts aux flancs zébrés de tuf, d'ocre et de marne
> Et que l'éboulement de jour en jour décharne,
> Le grès plein de micas papillotant aux yeux,
> Le rocher refrogné dans sa barbe de ronce,
> L'ardente solfatare avec sa pierre ponce,...
> Et les crânes pelés des montagnes géantes.

Les eaux même prennent un éclat et une rigidité métalliques :

> On trouve dans les monts des lacs de quelques toises,
> Purs comme des cristaux, bleus comme des turquoises,
> Joyaux tombés du doigt de l'ange Ishuriel.

On ne pourrait lui attribuer la louange qu'il décerne à Victor Hugo : « C'est le poète des fluides. »

> Le vent, onde de l'ombre et flot de l'infini,

Ne dérange point la sérénité de ses visions.

Mais il ne s'enferme pas dans la représentation des angles durs et des tons crus. Il admire, en sa précision marmoréenne, la ligne souple, onduleuse et voluptueuse. Dans la ville du Titien, il s'attache aux pas d'une inconnue, qui en conçoit quelque inquiétude. « Elle ne s'imagina certainement pas qu'elle était suivie par un poète plastique qui

Digitized by Google

donnait une fête à ses yeux et cherchait à graver dans son souvenir, comme une belle strophe ou un beau tableau, cette nuque charmante qu'il ne devait plus revoir. » Il parle souvent de la grâce propre aux « profils perdus ». Il trouve même des mots fuyants, à demi effacés, pour les fresques qui s'évanouissent sur les vieilles murailles. Voici la Cène de Léonard, au couvent de Sainte-Marie-des-Grâces : « La première impression que fait cette œuvre tient du rêve ; toute trace d'art a disparu ; elle semble flotter à la surface du mur qui l'absorbe comme une vapeur légère. C'est l'ombre d'une peinture, le spectre d'un chef-d'œuvre qui revient. L'effet est peut-être plus solennel et plus religieux que si le tableau même était vivant : le corps a disparu, mais l'âme survit tout entière. » Il promène lentement la magie des heures changeantes sur les flancs du Mulhacen, sur les murailles polies de la basilique de Saint-Isaac, à Pétersbourg. La page où il définit le « bleu » du lac Léman est une merveille. L'héroïne d'un de ses romans, *Spirite*, montre son visage dans un miroir : « Une pâleur, rosée légèrement, colorait cette tête..... Ses cheveux d'une teinte d'auréole estompaient, comme d'une fumée d'or, le contour de son front. Dans ses yeux à demi baissés nageaient des prunelles d'un bleu nocturne, d'une douceur infinie..... Le col flexible..... se perdait dans une demi-teinte argentée..... » Ce ne sont pas là les « rayons dormants des tremblantes étoiles », comme chez Lamartine ; c'est l'ondoiement, la fluidité, le vaporeux de certaines pierres précieuses, les brumes laiteuses dont la perle se trouble, les irisations de l'opale.

D'ailleurs, à sa façon, Théophile Gautier a le sens du mystère. Épris du concret, étranger à toute métaphysique, il oscille entre le nihilisme et la superstition. Il n'y a peut-être pas de Dieu : peut-être aussi les dieux des Olympes les plus bizarres existent-ils. Son âme imagée, sceptique et crédule, est saisie d'épouvantes soudaines devant l'inconnu. Que de fois, les vieux portraits des salons abandonnés lui semblent s'animer mystérieusement! Il nous communique la terreur qui sort des fantômes étincelants et roides, sur les mosaïques bysantines, à Saint-Marc de Venise, ou dans l'étrange église moscovite de Vassili-Blajennoï. Sa pensée

Digitized by Google

aime à s'aventurer dans ce que nos voisins d'outre-Manche appellent le *borderland*, cette inquiétante région qui est située sur les confins de la vie présente et de l'autre monde. Peu curieux d'étudier le cœur humain, il cherche des sujets extranaturels pour ses romans descriptifs, et c'est ainsi qu'il est amené à écrire la *Morte amoureuse*, *Avatar*, *Jettatura*, *Spirite*.

En outre, cet écrivain plastique ne fuit pas la fantaisie ; cet amant de la beauté pure ne répugne pas au caractère ; et, pour adorer les lignes harmonieuses du Parthénon et de la Vénus de Milo, il ne répudie pas les caprices de l'arabesque. Ne le rapprochons pas d'un Rabelais, d'un La Fontaine, d'un Robert Burns, de ceux qui ont observé avec une ironique sympathie le spectacle que leur offrait les vivants. Théophile Gautier a la science des attitudes plutôt que celle du geste, celle du geste plutôt que celle de l'action. Nous ne pouvons demander au *Capitaine Fracasse* les mêmes plaisirs qu'à *Pantagruel*, mais ce n'est pas un médiocre divertissement que de feuilleter cette belle série d'estampes.

Ainsi, quels que soient les écrits de Gautier que nous considérions, c'est aux aspects extérieurs qu'ils nous conduisent. Et de ces aspects il donne une traduction spéciale. La vue d'un paysage naturel amène sous sa plume le nom d'un peintre, Martynn très souvent, ou encore Decamps, ou Marillat, les deux orientalistes qui lui sont si chers, et il use de procédés picturaux pour nous mettre ce site devant les yeux. Telles montagnes, plus proches du voyageur, forment « un vigoureux *repoussoir* pour les cimes éloignées et vaporeuses ». Tels bouquets d'arbres « *relèvent* heureusement les grandes lignes des montagnes ». Et voici qui a toute la mine d'une plaisanterie, nous le voulons bien, mais qui n'en est pas moins significatif. Gautier part pour sa première excursion vers les Pays-Bas : « Le paysage véritable m'a paru peint, et n'être, après tout, qu'une maladroite imitation des paysages de Cabat ou de Ruysdael ». Et lorsque Théophile Gautier fait le portrait d'une belle créature, homme ou femme, son style sent toujours le sculpteur ou le lapidaire, qu'il s'agisse de Fortunio, et de « l'éclat marmoréen de sa chair souple et polie », ou de jolies femmes « dont les épaules semblent

Digitized by Google

des agates ou des onyx ». Qui donc mieux que lui était préparé à décrire les travaux des architectes, des statuaires et des peintres?

Il renouvela ainsi la critique d'art. Avant lui, l'influence de Diderot restait toute-puissante, et la rhétorique nuisait à l'appréciation des œuvres. Théophile Gautier les regarde en elles-mêmes, non point avec des yeux de littérateur, mais comme un fidèle miroir. Elles ne lui sont plus des prétextes à développements. Désormais il faut voir avant de juger, et juger selon la technique de chaque art en particulier. Il faut aussi demander aux artistes les joies qu'ils sont aptes à nous procurer, et non les mêmes que nous donnent les lettres et la poésie. Ce n'est pas lui « qui a dit dans son feuilleton que la descente de croix du peintre Vincent était le *Requiem* de Mozart combiné avec les *Lettres d'Euler* et la *Vie de Saint-Polycarpe* ». Mais il écrira des pages inégalées, s'il s'agit de célébrer en de savants et de glorieux chapitres les magnificences de Saint-Marc, la puissance de Velasquez, la splendeur du Titien ou le sens triomphal de la vie chez Paul Véronèse.

En appliquant à la critique littéraire ses facultés d'exception, il lui a rendu aussi un grand service. Si le livre ressemble à l'auteur, Gautier n'aura pas fait besogne stérile en dressant en pied devant nous le père de la *Comédie humaine*, l'illustre bénédictin laïque avec sa large face de moine rabelaisien, son froc blanc et ses ciseaux d'or. Dans les *Grotesques*, la poésie des Théophile, des Saint-Amand, des Scarron, des Cyrano ne disserte pas; elle revit, elle fourmille, elle grouille et grimace sous nos yeux. Gueux sans semelle, parasites, ivrognes, bohêmes, cuistres et capitans se pressent et se bousculent comme jadis sur le Pont-Neuf. — Mais Théophile Gautier a fait mieux encore. En quelques pages étonnantes de justesse, il nous présente le paysage intérieur qui s'est élaboré dans l'âme des grands poètes. Que ce soit le jardin vénéneux des *Fleurs du Mal*, éclairé par le sinistre couchant de la décadence, ou « cet élément fluide, transparent, aérien », dans lequel Lamartine balance ses grandes ailes de cygne, après avoir lu de telles pages, on se prend à penser que la critique ordinaire, lorsqu'elle traite de la poésie, n'est souvent qu'un vain

Digitized by Google

exercice, et que c'est encore par leurs pairs que les écrivains en vers sont le mieux jugés.

A cet art si original il fallait un instrument qui lui fût propre. Ernest Renan soutenait un jour à Gautier que la langue des contemporains de Louis XIV suffisait à tout dire. Il lui fut répliqué : « Je vous défie de faire le feuilleton que je ferai mardi sur Baudry avec les mots du XVII^e^ siècle ». Notre vocabulaire fournit d'abondantes ressources à la logique, à l'analyse des sentiments, aux finesses de la satire morale et de la comédie; notre génie, un peu abstrait, ami des nuances grises, y trouvait de quoi se contenter : mais il était insuffisant à qui voulait exprimer la forme et la couleur. Gautier veut qu'on l'enrichisse, non point indiserètement, à coup de néologismes brutaux, mais en évoquant de vieux termes expressifs, tombés dans l'oubli, en les reconquérant sur Malherbe, et aussi en s'adressant, comme Ronsard, au dictionnaire des métiers. Son commerce prolongé avec les dompteurs du marbre et du bronze l'a induit à considérer le verbe comme une matière non moins exquise et non moins rebelle. Le verbe a pour le poète des mystères qui ne se révèlent qu'aux privilégiés. « Les mots! s'écrie-t-il, Joubert les estime à leur vraie valeur et les compare à ces pierres précieuses qui s'enchâssent dans la phrase comme le diamant dans l'or. »

On pouvait craindre que, malgré ses dons éminents et son excellente discipline, Théophile Gautier, prisonnier de la presse périodique, n'arrivât point à condenser dans une œuvre définitive la plus pure essence de son talent. Il y a cependant réussi. Au milieu des sensations banales et des ennuis qu'apporte une vie médiocre, isoler son rêve et le conserver intègre et pur pour le jour où on pourra le chanter, c'est déjà faire preuve d'un mâle courage. Mais se maintenir ainsi en état de grâce, prêt à la création de l'exquis, parmi les corvées qu'impose le journal, et rester capable de produire *Émaux et Camées*, c'est véritablement se montrer un héros. Aussi la récompense sublime est là, et l'impérissable laurier. Il n'est pas besoin, pour enchanter immortellement les hommes, d'un temple altier ou d'un poème épique. Les sveltes danseuses qui tourbillonnent dans les fresques exhumées de Pompéi, une urne grecque,

Digitized by Google

digne d'être célébrée par Keats, ce vase de Mantoue dont une légende attribue la possession à Mithridate attestent suffisamment la grâce d'une civilisation disparue. Ce petit recueil de vers est un des joyaux de la langue française, un volume qu'on touche avec précaution, comme pour ne pas en froisser l'âme, tant il renferme d'élégance dans la fantaisie, de précision dans le rêve, et tant il mérite son titre par le prix de la matière, pourrait-on dire, et le fini de l'exécution. L'artiste s'y est mis presque tout entier, avec son culte de la beauté plastique, traduite par le marbre ou la chair, ses extases devant les souples contours et les attitudes harmonieuses, son goût pour les fragiles miracles de l'hiver, son fantastique baigné de lune argentine, ses souvenirs de libre et joyeuse bohême, l'horreur que lui inspire la mort dans sa laideur moderne, enfin son dilettantisme et sa virtuosité. Pareil à ces maîtres qui savaient ciseler

> Le combat des Titans au pommeau d'une dague[1],

il a consacré une intaille héroïque aux *Vieux de la vieille*, nobles épaves de l'impérial naufrage.

> Et l'aigle de la grande armée
> Dans le ciel qu'emplit son essor,
> Du fond d'une gloire enflammée,
> Étend sur eux ses ailes d'or.

Enfin cette Inès de las Sierras, rencontrée dans un vieux manoir par trois officiers, ce fantôme délicieux et glacé, souriant et morne, qui danse « avec une volupté morte », n'est-ce point la Muse même du poète, celle qui donnait des fêtes silencieuses et féeriques à son âme désabusée?

III

Une part de l'œuvre est donc durable; le rôle de l'écrivain fut des plus importants. Il appartient à cette famille d'esprits qui viennent immédiatement après les souverains initiateurs, et qui ont pour mission d'ordonner leurs conquêtes.

(1) J.-M. de Heredia.

Digitized by Google

C'est par l'intermédiaire de Gautier que l'œil de Victor Hugo changea la poésie française. Gautier annonça la venue des parfaits artistes qui succédèrent aux grands inspirés. Il latinisa le romantisme, et prépara les voies à l'école parnassienne. Ainsi, par les avis de Boileau, se condensa et s'épura l'art littéraire du XVII^e^ siècle. Ce rapprochement eût peut-être fait sourire l'auteur des *Grotesques* : néanmoins, n'est-il pas légitime?

Mais sur plusieurs d'entre ceux qui vinrent après lui, Gautier exerça une influence plus directe encore et plus spécialé. Au XVII^e^ siècle, l'Orient servait à moraliser et à donner des leçons aux rois et aux peuples. Avec Chateaubriand et Victor Hugo, il est bien factice encore. Gautier nous en donne une image plus réelle, et qui reste magnifique. Il ouvre la route à Flaubert et à Fromentin, dont il salue l'aurore avec un cri d'admiration. Déjà l'on voit poindre chez lui la curiosité des religions, non sans doute telle que l'éprouvera Ernest Renan, mais celle qui se manifestera chez Leconte de Lisle et dans presque tout le Parnasse. Par sa fuite constante de tout ce qui est commun et ordinaire, il conseille à Baudelaire et aux impressionnistes la recherche de la sensation rare. Et l'on s'étonne, après avoir lu *Jean et Jeannette*, d'entendre Edmond de Goncourt revendiquer si âprement l'honneur d'avoir découvert le XVIII^e^ siècle pittoresque. En rendant au romantisme français ses vrais précurseurs, les poètes héroïques du temps de Louis XIII, Gautier a renoué une charmante tradition de notre art dramatique, et il est assez piquant que le prince de la poésie immobile ait indiqué le très remuant héros de l'étincelante fantaisie qui fut naguère si applaudie de Paris et des provinces. Enfin il a rendu possibles des livres tels que la *Philosophie de l'Art* et les *Maîtres d'autrefois*. D'ailleurs la dette que Taine a contractée envers lui est immense, c'est Gautier qui lui a signalé nos déformations de penseurs et de plébéiens, qui l'a instruit à décrire des paysages dont il a fait des arguments, et qui lui a fourni les couleurs éclatantes dont il a revêtu ses palais d'idées.

A notre âge épris de bien-être et orienté surtout vers des fins utilitaires Théophile Gautier fit entendre une longue et

Digitized by Google

vaillante protestation. Une civilisation qui aurait un caractère uniquement esthétique ne pourrait pas vivre. Mais, de même que l'existence des ascètes est nécessaire au développement moral de l'humanité, de même il faut que, de temps à autre, une élite s'isole des contacts vulgaires dans la recherche de la perfection artistique. Il faut que l'idéal se recueille pour rayonner ensuite avec une intensité nouvelle. Gautier travailla de toute sa puissance à le maintenir inviolé. Telle fut sa part dans l'effort que nous poursuivons ici-bas; certes, elle est enviable, et l'avenir lui décernera cette louange que, sans défaillance et sans compromis, il a toujours servi la Religion de la Beauté.

Digitized by Google

IMPRIMERIE E. CAPIOMONT ET Cie

PARIS

57, RUE DE SEINE, 57

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY,
BERKELEY

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

Books not returned on time are subject to a fine of 50c per volume after the third day overdue, increasing to $1.00 per volume after the sixth day. Books not in demand may be renewed if application is made before expiration of loan period.

JUL 3 1925

3 Mar'50GE

6Jan'55MKZ

RECD LD
JAN 20 1955

15m-12,'24

Digitized by Google

YB 54930

Potez
169802

Digitized by Google

Digitized by Google